

votre fils le secret de votre vie, ou plutôt l'un des secrets que nous seuls possédons, celui de la séquestration de votre père. Je me suis tu sur le second de ces secrets. Or, je vous connais, et je sais que vous ne pardonnez jamais à qui vous avez offensé. Comme je ne veux pas être exposé chaque jour à vos trames, à votre vengeance, je me suis décidé à me séparer de vous. Je tiens toutefois, avant de prendre congé de vous, à ce que vous sachiez que j'aurai l'œil constamment ouvert sur vos démarches, et que vos tentatives de me nuire ne resteront pas impunies.

—Où avez-vous donc dessein de vous établir ? demanda le comte.

—Paul, nous ne sommes plus amis. Eh bien ! dans les circonstances présentes, je ne voudrais pas livrer à l'homme en qui j'aurais le plus de confiance le secret de ma demeure. N'insistez donc pas, ce serait peine perdue.

M. de Garderel baissa la tête.

Au bout d'un instant il se redressa, et dit à Marberie, qui le considérait avec une joie cruelle, dans laquelle perçait toute sa haine :

—Et si je vous offrais de vous abandonner tout ce que vous voudrez réclamer de moi, une partie de mes biens, ce que vous demanderez en un mot ?

—Il est trop tard, répondit Marberie. J'ai maintenant d'autres projets, d'autres engagements, que je ne puis violer, parce que mes intérêts s'y rattachent étroitement.

—Vous êtes donc impitoyable ? s'écria le malheureux comte.

—Impitoyable, oui, comme vous le fûtes à l'égard de votre père, et dans une autre circonstance que vous savez.

La conversation se termina là. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit du concierge, M. de Garderel se tut, et Marberie s'éloigna.

Deux jours après la mort d'Elisa, le docteur Alfred Auricourt vint à l'hôtel du comte de Garderel faire sa visite de condoléance à la famille affligée dont il était devenu l'ami. Il fut reçu avec bonheur par le comte, par sa femme et sa fille. La résignation angélique de Clémence toucha singulièrement le docteur. Alfred avait un cœur loyal. L'ignorance de la religion, les sociétés mondaines l'avaient égaré ; mais la droiture de sa raison, la vue de ces scélératesses auxquelles peuvent être entraînées les âmes libres de tout frein moral, l'avaient fait réflechir. La paix sereine qui brillait sur le front de Clémence, la douceur, l'amabilité, les hautes vertus de la gracieuse enfant avaient produit une pro-

fonde impression sur l'esprit du jeune homme. Plusieurs fois il avait été à même de mesurer l'intelligence de la fille du comte de Garderel ; il l'avait trouvée éclairée d'une splendide lumière, et toutes ses paroles marquées au coin d'un rare bon-sens.

Un sentiment plus tendre peut-être que cette estime respectueuse pour Clémence, s'était glissé dans l'âme d'Alfred ; mais à l'heure dont nous parlons, il ne s'en était pas encore bien rendu compte. Seulement, il ne se dissimulait pas que le malheur et les rapports qu'il venait d'avoir avec cette famille infortunée, avaient formé, entre elle et lui, des liens puissants d'amitié et de sympathie. Les idées religieuses du docteur Auricourt s'étaient déjà grandement modifiées. L'influence et les exemples de Clémence étaient destinés à rallumer en lui la flamme éteinte des convictions premières de sa jeunesse. Depuis qu'il connaissait Mlle de Garderel, il s'était soigneusement abstenu de toute société désordonnée, et s'était promis de vivre de façon à n'être plus indigne de la jeune filie. Sa visite, au surlendemain des funérailles d'Elisa, ne fut pas longue. Il prit congé de Mme de Garderel, en lui demandant, ainsi qu'à son mari, de revenir quelquefois à l'hôtel.

Ce désir exprimé par le docteur reçut bon accueil. On lui témoigna le plaisir que l'on aurait toujours à le voir.

Le comte sortit du salon pour reconduire le docteur ; mais à peine celui-ci fut-il hors de l'appartement, qu'il pria M. de Garderel de lui accorder un entretien sans témoins. Le comte le conduisit à son cabinet.

Dès qu'Alfred se fut assis :

—Je crois de mon devoir, monsieur le comte, commença-t-il aussitôt, de revenir sur des faits qui, sans doute, vont renouveler de légitimes douleurs ; mais ma conscience me prescrit impérieusement de vous prévenir contre de nouveaux malheurs. Elisa, votre malheureuse enfant, a été empoisonnée, vous le savez ; n'avez-vous aucun soupçon sur l'auteur du crime ? N'avez-vous jamais cherché à le connaître ?

—Dans quel but, docteur, m'adressez-vous cette question ? demanda M. de Garderel, d'une voix profondément triste.

—Parce que, peut-être, pourrais-je diriger vos investigations et jeter quelque lumière sur cet horrible drame...

—Malheureusement, docteur, ce drame n'a plus de mystère pour moi... le coupable, je le connais.

Alfred, étonné et à moitié incrédule, reprit :